

Le rapport au bouddhisme dans *Madama Butterfly*

Parmi tout ce qui fit l'objet de ce qu'on appelle le japonisme — c'est-à-dire tout ce qui, du Japon, a conquis l'occident durant le dernier tiers du XIX^e siècle— le bouddhisme a gardé sa part de conquête. Aujourd'hui, grand nombre d'occidentaux portent encore un grand intérêt pour cette spiritualité et ses principes. Le bouddhisme japonais aussi nommé le bouddhisme zen, s'est notamment imposé dans certaines œuvres artistiques, et même musicales. Il faut prendre l'exemple de *Madama Butterfly* (1904), de Puccini, dont l'histoire dérive du roman autobiographique de Pierre Loti, *Madame Chrysanthème* (1888), écrivain se rendant dans le « pays du Soleil levant » durant cette période de japonisme (on fera abstraction des adaptations qui ont été créées entre temps, à savoir *Le Cahier rose de Madame Chrysanthème*, et la pièce de théâtre *Madame Butterfly*, ainsi que la nouvelle éponyme). *Madama Butterfly* est l'histoire de Cio-Cio-San, une jeune *geisha* issue d'une famille noble, mais néanmoins soumise aux fonctions de *geisha* après le suicide de son père. L'histoire raconte comment l'habitante de la ville de Nagasaki perdit son honneur, son fils, puis sa vie, en épousant Pinkerton, un homme aux principes bien différents des siens, puisqu'il est américain. Derrière ce bref résumé de l'œuvre se cache la représentation d'une spiritualité ; c'est le bouddhisme. Mais est-il vraiment si important dans l'œuvre de Puccini ? Comment peut-on le constater ? Qu'est-ce qui rend cette spiritualité, cette philosophie si importante dans l'œuvre ? Il est nécessaire de répondre à ces questions en posant plusieurs axes ; j'en proposerai quatre, dont deux introductifs : le premier axe désignera l'importance du bouddhisme au Japon, durant la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle pour établir un lien avec le japonisme. Le second axe expliquera l'influence du bouddhisme dans la musique japonaise, afin que l'on voie certains liens avec la musique dans *Madama Butterfly*. Un troisième axe montrera l'apport du bouddhisme précisément dans *Madama Butterfly*, dans le cadre de l'histoire qui en ressort. Finalement, il sera nécessaire de se pencher sur l'aspect narratif de *Madama Butterfly*, afin de voir s'il s'inspire des principes du bouddhisme japonais.

I. Le bouddhisme et son importance au Japon aux XIX^e et XX^e siècles

Le bouddhisme n'est pas une religion, à proprement parler, mais plutôt une philosophie. Il apparaît d'abord en Inde au V^e siècle avant J.C, puis se propage en Chine, en Corée, et au Tibet, ainsi qu'au Japon, environ vers 538 après J.-C., cela par l'intermédiaire de la Corée. Le Japon est très influencé par son bouddhisme, comme par le shintoïsme qui était la religion principale du Japon.

Il faut mettre en évidence que le bouddhisme garde une importance très encrée au Japon, puisqu'il y a 13 écoles principales du bouddhisme japonais, dont découlent 56 écoles bouddhistes au Japon.

Depuis son arrivée au Japon, le bouddhisme s'installe au sein des classes cultivées, d'abord, non en faveur du shintô ; on y trouve six sectes qui s'installent à Nara ; le bouddhisme s'avère être principalement aristocratique, ne semble s'adresser qu'à une élite de la population

japonaise¹— et ce point ne manque pas d'intérêt, puisqu'on sait que Cio-Cio-San, dans *Madama Butterfly*, est issue d'une famille de haute importance, mais qui se retrouve *geisha* à la suite du suicide de son père.

C'est à partir du XIIe siècle que, avec l'importation par les religieux chinois des théories du Chan, mêlées aux croyances japonaises ancestrales, le bouddhisme japonais devient le bouddhisme que l'on voit probablement dans *Madama Butterfly*, le bouddhisme *zen*.

Quid de l'importance du bouddhisme au Japon à la fin du XIXe et au début du XXe siècle ?

Le bouddhisme « populaire » est étroitement lié au shinto, jusqu'en 1870, où il s'en sépare clairement. Avec ses nombreuses sectes qui se sont développées entre-temps, le bouddhisme gagne en faveur et reste pratiqué par de nombreux Japonais. Aujourd'hui, encore, le bouddhisme s'avère être une spiritualité très populaire au Japon.²

D'autres éléments propres au bouddhisme zen se retrouvent dans les tenues des Japonais, lors d'évènements notamment, de rites, dans les traditions (rituels matrimoniaux ou funéraires, par exemple), ou dans les comportements sociaux. Le bouddhiste a également des principes et associe des zones du corps à des sentiments ; ainsi, le ventre est le centre de la volonté, du courage et des émotions, ce qui explique l'intérêt de s'ouvrir le ventre quand on se suicide par seppuku, ou par hara-kiri, une tradition japonaise symbolisant le courage quand l'honneur est perdu.

Le bouddhisme zen trouve aussi une place importante dans l'art : d'une part, il est important de se rendre compte que la tradition bouddhiste a imposé une architecture remarquable au Japon. D'autre part, l'arrangement floral (qu'on appelle *Ikebana*) dans les lieux publics ou domestiques au Japon trouve son caractère dans les principes zen. On trouve aussi un art du thé, typiquement propre au zen; cet art s'appelle le *cha-no-yu*. En effet, le thé est au bouddhiste ce que le vin est au chrétien, et les moines zen buvaient du thé, utilisé comme stimulant, pour la pratique de la méditation.³ Il est intéressant de savoir que les *geishas*, ce qu'est Cio-Cio-San, sont reconnues comme étant des femmes d'art au Japon, maintenant que l'on a constaté l'aspect important du bouddhisme zen au travers de l'art.⁴

II. Influence du bouddhisme dans la musique japonaise

Comme le bouddhisme zen impose de nombreux principes dans l'art japonais, la musique japonaise comporte un genre particulier qu'est la musique bouddhique. On tentera de voir dans ce paragraphe si elle a une certaine importance dans la culture japonaise, pour voir dans le paragraphe suivant si certains éléments ont été retrouvés dans *Madama Butterfly*.

On constate qu'il existe plusieurs genres de musique japonaise avec une influence bouddhique. On retrouve une grande tradition de chants comme le *shōmyō* et le *kōkyoku* (ou *utai*).

¹ LOUIS Frédéric, FRÉDÉRIC Louis, *Le bouddhisme* in *Le livre des religions*, ed. Mondo SA, Découverte Mondo, Lausanne, 1992, p.210-225

² *Ibid.*

³ WATTS Alan W., *Le Bouddhisme Zen*, coll. Petite bibliothèque Payot, ed. Payot, 2003, Paris

⁴ Ces attraits du bouddhisme zen seront particulièrement représentés dans les paragraphes III et IV.

On retrouve aussi des instruments, pour accompagner les musiques liées au bouddhisme et autres religions tels que le *Taiko*, le *Shakuhachi* (initialement utilisé par les moines bouddhistes, puis utilisé comme instrument politique), le *moso biwa*, utilisé par des moines aveugles, qui donne naissance à deux écoles bouddhistes. Il faut alors se pencher sur ces types de musique.

Le *shōmyō*, amené du Japon depuis la Chine au VI^e siècle, englobe des chants encore interprétés aujourd'hui et ce depuis le IX^e siècle sans changements. Ils ont été importés par des moines. Ces chants, des prières, semblables aux chants grégoriens que nous connaissons, sont récités à l'unisson par des moines qui suivent une partition, accompagnés d'instruments qui servent à délimiter les chants et à les rythmer. Le *shōmyō* est reconnu comme significatif dans la culture japonaise. Les chants du *shōmyō* accompagnent un rituel que les moines suivent lorsqu'ils sont dans un sanctuaire. Le *kōkyoku* est une musique datant de l'époque d'Edo (1603-68) que peu de musiciens, souvent âgés et ne nécessitant pas une dextérité spéciale, jouent. Le *kōkyoku* classe des musiques comme le *nagauta*, le *gidayūbushi*, ou le *kyiomotobushi*. Même si le *kōkyoku* est peu utilisé et méconnu, il est encore pratiqué aujourd'hui.

Le *taiko* est précisément un instrument qu'on utilise pour accompagner la musique bouddhique, à des événements, comme des cérémonies et des manifestations du peuple. On peut considérer sa pratique comme une danse ou une méditation, mais aussi comme un art martial. Le *Sakuhachi* est une flûte chinoise évoquant la nature, utilisée pour une musique de cour, le *Gagaku* ; cet instrument est très populaire et utilisé encore aujourd'hui dans divers styles de musique comme le jazz ou la musique contemporaine.

Finalement, le *Moso Biwa* est un type de musique utilisé avec un instrument, le *biwa*, joué par des moines aveugles, qui se répand dans le *Kyūshū*, une île du Japon.

Il existe encore de nombreux types de musique, mais ceux-ci sont les plus connus, et c'est à partir d'eux que l'on peut constater que le bouddhisme est important dans la musique japonaise, encore aujourd'hui.

III. Le bouddhisme et Puccini : l'apport du bouddhisme dans son opéra

Maintenant que l'on a assez d'informations sur le bouddhisme zen, son importance au Japon à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, et sur la musique bouddhique, on peut voir l'apport de cette spiritualité et de sa musique dans l'opéra *Madama Butterfly*. Je vais commencer par me pencher sur son rapport avec la musique. Pour savoir si Puccini et les librettistes Giacosa et Illica ont utilisé des éléments propres au bouddhisme pour réaliser la musique, on peut en premier lieu voir s'il y a, de manière générale, des liens avec la musique japonaise. Il faudra ensuite voir si des éléments de la musique bouddhique ont été utilisés, et si oui, lesquels.

Il faut avant tout savoir que pour la composition de cette œuvre, Puccini s'est énormément renseigné sur la musique japonaise : non seulement il a étudié les traditions et rites de l'archipel, mais il a aussi étudié sa culture et sa musique. Il a aussi profité d'une correspondance avec un musicologue spécialisé dans la musique orientale, Gustav Kopf, a rencontré une *geisha* à Milan, a écouté des morceaux innombrables de musique traditionnelle japonaise et a fait une demande à son éditeur pour obtenir une partition d'orchestre de *The Mikado*, constitué de véritables musiques japonaises. De même, et c'est de là que vient la mélodie «*Nihon Bashi*» à la fin des noces de Cio-Cio-San, Puccini a eu le privilège d'obtenir

des mélodies japonaises de la part de la femme de l'ambassadeur du Japon. Ainsi, Puccini a eu largement assez de ressources pour s'inspirer de la musique japonaise et de ses éléments ; toutefois, il n'y a pas que des mélodies, telles que « *Nihon Bashi* », ou l'hymne national américain, qui ont été prises d'airs préexistants ; il y a également des airs sortis de l'imaginaire, des airs inventés, mais imitant les techniques et mélodies typiquement japonaises, tantôt donnant à l'œuvre un aspect pathétique pour souligner un caractère ironique, tantôt évoquant un aspect d'opposition entre l'orient et les Etats-Unis (encore une fois avec son hymne national).⁵

Hormis les thèmes musicaux, il est important de savoir de quels instruments l'opéra est constitué, car il n'y a pas que des instruments propres à un opéra. L'orchestre est en effet constitué de quintette à cordes, trois flûtes, deux hautbois, un cor anglais, une clarinette basse, quatre bassons et quatre cors en fa, trois trompettes et trois trombones, un trombone basse, une harpe, un tambour militaire, des timbales, un triangle, des cymbales, une grosse caisse, un glockenspiel, des cloches-tubes, et, plus particulièrement, des cloches japonaises, un tam-tam et un tam-tam japonais pour donner un aspect oriental. De plus, les autres instruments, tels que les timbales, la grosse caisse, les flûtes ou le tambour militaire sont des instruments qui conviennent très bien pour jouer des airs orientaux. En résumé, il est visible que Puccini s'est fortement inspiré de la musique traditionnelle japonaise pour la composition de *Madama Butterfly*, et cela ne s'est pas fait sans connaissance du sujet.

Qu'en est-il alors de la musique bouddhique ? Comme on l'a vu dans le paragraphe II, les musiques bouddhiques étaient essentiellement destinées au chant. Or, l'œuvre étant un opéra, les techniques vocales sont celles classiques d'un opéra, et la langue choisie, quoique cela ne soit sans doute pas un argument suffisant, est l'italien. Les autres aspects musicaux de la musique bouddhique vus précédemment sont celles utilisées par des moines aveugles, et comme instruments politiques, le *moso biwa*, le *taiko* et le *shakuhachi*, mais ils ne semblent absolument pas présents dans l'œuvre. Par exemple, dans la scène de prière, de Suzuki, au début de l'acte II, aucun usage de la musique bouddhique n'est faite non plus, et il s'agit de paroles plus que d'un chant bouddhique. Pour conclure, on voit bien que Puccini s'est bien inspiré de la musique japonaise pour réaliser son opéra, mais la musique bouddhique n'y joue pas de rôle précis.

IV. L'apport du bouddhisme dans l'histoire de *Madama Butterfly*

Si l'on ne retrouve pas vraiment d'éléments bouddhiques dans l'aspect musical de *Madama Butterfly*, quel rôle joue le bouddhisme dans l'aspect narratif ? On constate dès le début du premier acte quelques informations sur les personnages : on apprend que Cio-Cio-San est une *geisha*, une femme qui exerce divers arts ; d'après ce qui a été évoqué au paragraphe I, on peut imaginer la relation importante que cette fonction porte avec le bouddhisme ; comme il a également été évoqué dans ce premier paragraphe, on sait que Cio-Cio-San est issue d'une famille noble, l'élite japonaise qui, jusqu'à tardivement, prête foi en le bouddhisme zen ; de même, son père s'est suicidé afin de retrouver son honneur (on y reviendra à la fin de ce paragraphe pour évoquer le suicide de Cio-Cio-San). On retrouve des

⁵ DELEMPEREUR Emmanuelle, «Musique japonaise et musique savante occidentale», *Opéra de Lille, Madame Butterfly*, saison 14/15 (mars 2015), p. 11.

éléments traditionnels, notamment au mariage. La famille qui suit Cio-Cio-San, par exemple appartient à un rituel matrimonial. Il faut aussi noter qu'elle a 15 ans, au moment du mariage, un très jeune âge pour des noces, comme on le constate dans les cultures d'autres pays orientaux. Mais il est aussi question d'objets, propres au culte zen : après la cérémonie, Cio-Cio-San sort divers objets qu'elle place sur une étagère, qu'elle compte honorer. Certains éléments, comme les *otoke*, sont symboliques, car ils représentent les âmes de ses ancêtres. Tout cela est sacré pour Cio-Cio-San, mais comme Pinkerton ne semble pas s'enthousiasmer, pour ne pas parler de mépris, elle abandonne tout, lui promettant d'adopter sa foi et son dieu à lui. Elle place au milieu des objets de rituels une icône du Christ, pour montrer qu'elle accepte de se dévouer à la religion de son époux. D'autres éléments sont importants, durant le mariage, la tradition y est extrêmement importante, mais tout cela est plutôt à caractère visuel. Il faut parler d'un dernier élément particulièrement important dans le 1^{er} acte, tant dans l'histoire qu'en faveur du bouddhisme zen: la malédiction de Cio-Cio-San. En effet, l'oncle de Cio-Cio-San, un bonze, intervient pour la sermonner et montrer à tous les conviés sa faute : celle de négliger sa foi première et d'épouser non pas un bouddhiste, mais un Américain, un chrétien. Cio-Cio-San est maudite : elle sera malheureuse en amour. Déshonorée, et cela montrant l'importance de l'honneur dans le bouddhisme zen, elle pleure.

Dans les 2^e et 3^e actes, 3 ans après le départ de Pinkerton, on voit que le dévouement pour le « dieu américain » et l'abandon de la foi en le bouddhisme zen sont particulièrement montrés chez Cio-Cio-San : elle fait des prières chrétiennes, prétend être américaine, nie les moqueries des autres Japonais —qui la considèrent à raison d'elle, comme une Japonaise qui n'a plus rien— à son égard, ignore non seulement les demandes en mariage qu'on lui offre pour sauver son honneur tant qu'il en est encore temps, mais aussi les conseils que sa servante Suzuki lui donne. Or, quand elle apprend le retour imminent de Pinkerton, elle retrouve espoir et semble néanmoins retrouver des comportements propres à une tradition zen en décorant sa maison de pétales de fleurs, reportant des tenues traditionnelles japonaises alors qu'elle portait peu de temps auparavant des tenues occidentales, et prévenant déjà : si Pinkerton l'a vraiment abandonnée, pour retrouver son honneur bafoué, elle devra reprendre ses fonctions de *geisha* ou se suicider, et préférerait de loin le suicide. C'est pourtant bien ce qu'il lui arrive, lorsque Pinkerton revient, avec sa nouvelle femme américaine, pour aller récupérer le bambin, et qu'elle comprend la situation.

Au moment du suicide de Cio-Cio-San, plusieurs éléments propres aux rituels du bouddhisme japonais entrent en jeu : le plus important en premier : le suicide par seppuku. La tradition veut que le Japonais déshonoré se tue avec un sabre, ou couteau, qui se retrouvera être consciencieusement enroulé dans un turban, dans un tiroir sous l'étagère gardée pour le culte de Cio-Cio-San. Un autre élément visuel, mais néanmoins important, est l'apparence de la jeune Japonaise : le visage uniquement teint de blanc, pas de maquillage complémentaire, un kimono blanc, les cheveux détachés, alors qu'apparemment, les Japonaises ne doivent habituellement pas montrer leur chevelure libre.

En résumé, le bouddhisme zen a une part d'importance énorme dans l'histoire de *Madama Butterfly*.

Conclusion

On connaît certains principes du bouddhisme, et on connaît son importance au Japon aux XIX^e et XX^e siècles, désormais. On a plus particulièrement vu son apport dans la musique japonaise et à partir de toutes ces informations, on a pu déduire l'apport de cette

spiritualité dans *Madama Butterfly* de Puccini : d'un point de vue musical, la musique bouddhique n'a pas été particulièrement retrouvée, même si les thèmes de la musique japonaise y sont très présents. D'un point de vue narratif, il est extrêmement important et permet même de voir un certain contraste entre la culture occidentale et la culture japonaise.

Bibliographie

Ouvrages de référence

WATTS Alan W., *Le bouddhisme zen*, ed. Payot, Petite bibliothèque Payot, 2003, Paris.

FRÉDÉRIC Louis, Le bouddhisme in *Le livre des religions*, ed. Mondo SA, Découverte Mondo, Lausanne, 1992.

LANDY Pierre *La Musique du Japon*, ed. Buchet/ Castel, institut international d'études comparatives de la musique, 1970 (pp. 208-213).

Expositions

Exposition provisoire du MEG « Le bouddhisme de Madame Butterfly, le japonisme bouddhique », du 9 septembre 2015 au 10 janvier 2016, visitée le 21 octobre 2015.

Films

MITTERAND Frédéric, *Madame Butterfly*, Ahmed Baha Attia, France—Royaume-Uni—Allemagne, 1995 (film adapté de l'opéra).

Dossiers pédagogiques

DELEMPEREUR Emmanuelle, «Musique japonaise et musique savante occidentale», *Opéra de Lille, Madame Butterfly*, saison 14/15 (mars 2015), p. 11.

Sites internet

ROBERT Jean-Noël, BOUDDHISME (Les grandes traditions), bouddhisme japonais, in *Encyclopaediae Universalis*, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/bouddhisme-les-grandes-traditions-bouddhisme-japonais/>, consulté le 17.11.2015.

Free, japonline, Le shōmyō, <http://japonline.free.fr/Encyclopedie-Shomyo.htm>, consulté le 21.11.2015.